

# QU'EST-CE QUE LE VRAI PARDON ?

de Gary Inrig

## TABLE DES MATIÈRES

Quand il est difficile  
de pardonner . . . . . 2

Qu'est-ce que le  
vrai pardon? . . . . . 7

*Le vrai pardon  
commence en abordant  
honnêtement le  
problème du péché. . . . 8*

*Le vrai pardon exige  
de l'offenseur qu'il  
reconnaisse son péché  
et s'en repente . . . . . 21*

*Le vrai pardon se donne  
gracieusement et  
généreusement. . . . . 24*

**L**e pardon est un des sujets les plus mal compris de la Bible. Comme le fait remarquer le pasteur Gary Inrig dans les pages suivantes, le pardon est devenu de nos jours à peine plus qu'un moyen thérapeutique pour nous détacher de ceux qui nous ont fait du mal. Pourtant, le cœur du pardon est tellement plus riche que ce que beaucoup d'entre nous le réalisent.

Qu'en est-il de « pardonner à Dieu », ou de « nous pardonner à nous-mêmes » ? Attendons-nous que la personne qui nous a fait du mal nous dise : « Je suis désolée » ? Ce ne sont là que quelques-unes des questions auxquelles le pasteur Inrig répond dans les pages qui suivent. Si vous êtes comme moi, vous trouverez dans ce petit livre un des points de vue les plus utiles que vous ayez jamais lus concernant le pardon.

*Martin R. De Haan II*

Titre original: *What Is True Forgiveness?*  
Photo De Couverture: Terry Bidgood

Passages bibliques tirés de la Nouvelle Édition de Genève 1979. © Société Biblique de Genève.

Utilisée avec permission. Tous droits réservés.

© 2007 RBC Ministries, Grand Rapids, Michigan

ISBN: 978-1-58424-640-4

FRENCH

Printed in PORTUGAL

# QUAND IL EST DIFFICILE DE PARDONNER

**E**n 1944, le jeune Simon Wiesenthal était prisonnier dans un camp de concentration situé dans la banlieue de la ville où il avait grandi. Un jour, on a fait traverser à pied son équipe de travail dans la ville où il avait vécu. Chemin faisant, son groupe est passé à côté d'un cimetière militaire où on avait planté un tournesol sur chaque tombe. Simon ne pouvait s'empêcher de faire le contraste entre ce souvenir plein d'attention et le charnier qui serait presque sûrement sa destinée, avec d'autres cadavres non identifiés et inconnus entassés sur lui.

Le groupe est finalement arrivé au lycée que Wiesenthal avait fréquenté dans sa jeunesse, un édifice plein de souvenirs des persécutions antisémites, maintenant transformé en hôpital de

fortune pour les soldats allemands blessés. Le groupe s'est mis à sortir des tas de boîtes de déchets de l'hôpital. Tandis que Wiesenthal travaillait avec son équipe, une infirmière de la Croix-Rouge s'est approchée de lui et lui a demandé : « Êtes-vous juif ? » Lorsqu'il a répondu par l'affirmative, elle lui a ordonné de la suivre. Puis elle l'a conduit auprès d'un jeune officier allemand couvert de bandages, et tout juste capable de parler. Celui-ci avait demandé à l'infirmière de trouver un Juif à qui il pourrait parler, et Wiesenthal était devenu arbitrairement cet homme.

L'officier disait s'appeler Karl et savait qu'il allait mourir. Mais avant de mourir, il devait absolument parler de quelque chose qui le torturait. Tandis que le mourant faisait un résumé de sa vie et de ses faits militaires, Wiesenthal a essayé par trois fois de s'éclipser, mais chaque fois l'homme le

saisissait par le bras. Il avait besoin de lui raconter son histoire. Pour finir, il lui a fait le récit d'une atrocité à laquelle il avait participé en pourchassant l'armée russe qui battait en retraite. Trente soldats allemands avaient été tués dans des pièges que les Russes avaient posés. Dans un geste irrationnel de vengeance contre des innocents, lui et ses hommes ont rassemblé un groupe de 300 Juifs, les ont parqués dans une maison, qu'ils ont ensuite aspergée d'essence et incendiée à coups de grenades. Puis ils ont abattu tous ceux qui tentaient de s'en échapper.

En proie à une forte émotion, l'officier se rappelait encore les hurlements et revoyait des femmes et des enfants terrifiés sauter hors de l'édifice, cherchant à fuir les balles de son propre fusil. Une scène en particulier le hantait : un père et une mère désespérés avaient sauté avec un enfant aux cheveux et aux yeux

foncés, et ce, pour finir criblés de balles.

L'homme continuait de parler et racontait une bataille ultérieure au cours de laquelle il avait encore reçu l'ordre de tirer à bout portant sur un groupe de Juifs. Cette fois-là, il n'avait pas voulu et n'avait pas pu appuyer sur la gâchette. Comme il était resté littéralement figé sur place, un obus avait explosé, lui infligeant les blessures qui allaient maintenant lui ôter la vie.

Quand il a eu fini de raconter son histoire, il a supplié Wiesenthal :

Je ne peux pas mourir . . . sans décharger ma conscience. C'est ma confession . . . Ma culpabilité m'écrase. Dans les derniers jours de ma vie, vous êtes ici avec moi. Je ne sais pas qui vous êtes, tout ce que je sais, c'est que vous êtes juif et cela me suffit . . . Je sais que ce que je vous ai raconté est terrible. Durant

les longues nuits au cours desquelles j'attendais la mort, maintes et maintes fois j'ai aspiré à pouvoir en parler à un Juif et lui implorer son pardon. Seulement, je ne savais même pas qu'il restait encore des Juifs . . . Je sais que ce que je vous demande doit être au-dessus de vos forces, mais sans votre réponse, je ne peux pas mourir en paix.<sup>1</sup>

Wiesenthal se tenait là, en silence, aux prises avec ce qu'il devait faire. « Enfin, j'ai pris une décision, dit-il, et je suis sorti de la chambre sans un mot. »

L'officier est mort sans avoir obtenu le pardon d'un Juif. Mais l'histoire de Wiesenthal ne s'arrête pas là, bien au contraire. Sa réponse le tourmentait. Avait-il fait le bon choix ? Il en a parlé avec ses compagnons de captivité dans le camp de la mort.

Après la guerre, il a rendu visite à la mère de Karl, en Allemagne, pour essayer de

juger de l'authenticité du remords du jeune officier. Finalement, 20 ans après la fin de la guerre, Wiesenthal, devenu une personnalité internationale connue pour sa chasse aux nazis, s'est senti poussé à mettre cette histoire par écrit. Il l'a conclue par deux questions déchirantes : « Ai-je bien agi ou mal agi en gardant le silence au chevet du nazi mourant ? » et « Qu'auriez-vous fait ? »

Wiesenthal a alors envoyé l'histoire à des dirigeants du monde théologique, éthique et politique, ainsi qu'à des écrivains, afin d'obtenir d'eux des réponses à ces questions. L'histoire —et les 32 réponses qu'elle a suscitées— a été publiée en 1969 dans un livre intitulé *The Sunflower (Le tournesol)*, qui a été réédité des années plus tard enrichi de 32 nouvelles réponses, outre les 11 réponses retenues ou révisées de la première édition. Ces réponses sont fascinantes. La grande majorité de ceux qui ont

bien voulu collaborer étaient d'accord pour dire que Wiesenthal avait fait la bonne chose. Les Juifs ont conclu à l'unanimité que Wiesenthal n'avait aucune obligation, ni même aucun droit, d'accorder son pardon à cet officier. Seules les victimes de telles atrocités étaient en droit de pardonner à celui qui les avait commises, et l'homme n'avait manifesté aucun des signes d'une vraie repentance tels que définis par la tradition juive, qui inclut à la repentance la réparation.

D'autres ont soutenu que toute la notion de demander pardon et de pardonner était dangereuse. Herbert Marcuse, philosophe marxiste très influent au cours des décennies 1960 et 1970, a écrit :

On ne peut pas, et on ne devrait pas, passer allègrement son temps à tuer et à torturer des gens, puis, le moment venu, simplement demander pardon et recevoir ce pardon. De mon point de vue, cela perpétue le crime . . .

Je crois que le pardon facile accordé pour de tels crimes perpétue le mal même qu'il essaie d'enrayer.<sup>2</sup>

Quelques-uns de ceux qui se sont identifiés comme chrétiens ont laissé entendre que l'éthique chrétienne exige d'une personne qu'elle pardonne, même dans une telle situation.

Un livre comme *The Sunflower (Le tournesol)* sort le problème du pardon hors de la sphère de l'idéalisme et du sentimentalisme, et nous oblige à regarder en face les dures et horribles réalités de la vie dans un monde déchu. Il arrive que parfois les questions reliées au pardon ne deviennent rien d'autre que de la théorie. Chaque fois que je me trouve devant une assemblée pour proclamer la Parole de Dieu, je sais qu'au milieu d'elle il y a des mariages qui sont voués à se désagréger si certains des partenaires ne trouvent pas le moyen de pardonner ; il y a des familles qui vont s'effriter, des

amitiés qui vont s'effondrer, et des groupes qui vont se diviser. Je sais aussi que certains de mes auditeurs ont subi des torts énormes de la part de leur conjoint, de leurs parents, de leurs employeurs ou employés, de soi-disant amis, ou de parfaits étrangers. Et je sais également qu'il est possible que vous lisiez ce petit livre parce que vous ressentez un besoin profond de pardonner ou d'être pardonné. D'autres ont peut être vu avec tristesse la vie d'un ami se désagréger à cause de son incapacité ou de son refus de pardonner, ou encore, de reconnaître son besoin de pardon.

Ces dernières années, des chercheurs se sont penchés sérieusement sur le sujet du pardon. Une grande partie de leur travail, vu sous l'angle purement séculier, se révèle extrêmement utile. Il n'est pas difficile de voir, dans la vaste crise internationale qui secoue le Moyen-Orient, les Balkans, l'Irlande, et le sous-continent

de l'Inde et du Pakistan, l'aggravation des dommages causés par le refus de pardonner. Mais les chercheurs ont aussi découvert que les gens à qui on n'a pas pardonné ou qui refusent eux-mêmes de pardonner ont un taux plus élevé de troubles liés au stress, de maladies cardiovasculaires et de dépressions cliniques, sans parler d'un système immunitaire plus faible et d'un taux de divorces plus élevé. Le manque de pardon est mortel, de plus d'une façon !

Mais en quoi donc consiste le pardon ? Est-ce quelque chose que nous faisons automatiquement ? Que nous faisons immédiatement ? Est-ce une action unique ou un processus ? Devons-nous attendre jusqu'à ce que nous nous sentions prêts à pardonner ? Devons-nous exiger que l'autre personne se repente, ou le pardon est-il personnel et intérieur, quelque chose que nous faisons pour nous-mêmes ? Si nous

pardonnons, est-ce que cela veut dire que nous devons tout de suite nous retrouver en permanence dans une relation abusive ? Ces questions et une foule d'autres exigent de bonnes réponses. Comme toujours, les bonnes réponses commencent à venir lorsque nous écoutons attentivement la voix de celui qui est maître dans l'art de pardonner, notre Seigneur Jésus.

## QU'EST-CE QUE LE VRAI PARDON ?

**C'**est dans Luc 17.3, 4 que l'on trouve peut-être l'énoncé le plus condensé et le plus succinct, donné par Jésus lui-même, au sujet du pardon. Ses paroles méritent qu'on y prête une attention toute particulière et doivent se lire dans le contexte plus large des versets 1 à 10 :

*Jésus dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales ; mais malheur*

*à celui par qui ils arrivent ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on mette à son cou une pierre de moulin et qu'on le jette dans la mer, que s'il scandalisait un de ces petits. Prenez garde à vous-mêmes. Si ton frère a péché, reprends-le ; et s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il a péché contre toi sept fois dans un jour, et que sept fois il revienne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras. Les apôtres dirent au Seigneur : Augmente-nous la foi. Et le Seigneur dit : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce sycomore : Déracine-toi, et plante-toi dans la mer ; et il vous obéirait. Qui de vous, ayant un serviteur qui laboure ou paît les troupeaux, lui dira, quand il revient des champs : Approche vite, et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : Prépare-moi à souper, ceins-toi, et sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela, toi, tu mangeras et boiras ? Doit-*

*il de la reconnaissance à ce serviteur parce qu'il a fait ce qui lui était ordonné ? Vous de même, quand vous avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devons faire.*

Dans Luc 17, Jésus énonce pour ses disciples des valeurs appartenant au Royaume. De toute évidence, son message était construit autour d'une mise en garde : « Prenez garde à vous-mêmes » (v. 3).

D'un côté, nous devons nous garder d'inciter les autres à pécher. D'un autre côté, nous devons résister à la tentation de maintenir sur le banc de pénalité émotionnel ceux qui ont péché contre nous, en les faisant purger pour leurs offenses une peine sévère interminable.

Le message n'est pas particulièrement difficile à comprendre, mais il est profond et convaincant. En fait, la déclaration stipulant qu'il faut

pardonner sept fois par jour était tellement contre-intuitive qu'elle a amené les auditeurs du Seigneur à s'écrier : « Augmente-nous la foi ! » (v. 5). Les disciples savaient d'instinct qu'ils ne pouvaient obéir au Seigneur que s'ils dépendaient de lui.

## **LE VRAI PARDON COMMENCE EN ABORDANT HONNÊTEMENT LE PROBLÈME DU PÉCHÉ**

Les premières paroles du Seigneur donnent l'illusion d'être simples : « Si ton frère a péché, reprends-le » (v. 3). Mais elles sont extrêmement importantes et communiquent au moins trois aspects fondamentaux liés au fait de pardonner et d'être pardonné. Jésus ne nous a pas donné simplement une recette à suivre automatiquement, mais il nous a donné les éléments essentiels qui doivent être présents.

**Définir l'offense distinctement.** En premier



lieu, nous devons définir l'offense distinctement : « Si ton frère a péché . . . » L'emploi du terme frère est fait dans le contexte de relations qui se vivent à l'intérieur du Royaume et nous rappelle que la première place où doit s'exercer le pardon, c'est dans la communauté de la foi, c'est-à-dire le groupe de disciples de Christ qui sont appelés à obéir à leur Seigneur et à l'imiter. Il n'est pas question ici de suggérer que les paroles du Seigneur ne s'appliquent pas en dehors de l'Église ; ce que cela veut dire, c'est que ces paroles sont de première importance au sein de l'Église. Les chrétiens, plus que n'importe qui d'autre, doivent se pardonner les uns les autres. Cela s'applique, bien sûr, particulièrement aux mariages chrétiens, et aux familles et Églises chrétiennes.

Tout aussi important est le fait avéré mais essentiel de reconnaître que le Seigneur Jésus parlait de péché, surtout de celui de quelqu'un qui « a

péché contre toi » (v. 4). On ne peut pas passer rapidement par-dessus ce passage. En effet, beaucoup de choses peuvent nous irriter, nous exaspérer ou nous contrarier chez une personne. Ces choses peuvent exiger de l'endurance, mais elles n'impliquent pas le pardon.

---

***Beaucoup de choses peuvent nous irriter, nous exaspérer ou nous contrarier chez une personne. Ces choses peuvent exiger de l'endurance, mais elles n'impliquent pas le pardon.***

---

Parfois nous pensons que quelqu'un nous a traités injustement. La vérité, c'est que la jalousie, l'insécurité ou l'ambition peuvent facilement déformer notre perspective.

Nous voyons dans la Bible que Miriam était jalouse de Moïse et que Saül l'était de David, mais ce sentiment n'était justifié dans aucun des deux cas. Que quelqu'un ne soit pas de notre avis ou nous blesse ne signifie pas qu'il y ait matière à pardon. Toutes les blessures ne sont pas d'égale proportion, c'est d'ailleurs pourquoi Proverbes 27.6 nous disent que « [les] blessures d'un ami prouvent sa fidélité, mais les baisers d'un ennemi sont trompeurs. » Le pardon agit dans le domaine du péché, lorsqu'il y a violation des normes de Dieu quant à notre comportement dans nos relations avec autrui.

Le pardon ne minimise jamais la réalité du péché. Autrement dit, le pardon ne signifie aucunement qu'il ignore l'existence du mal. Le pardon ne saurait être notre première réponse. En même temps qu'il nous rappelle qu'un amour éclairé doit être primordial, John Ensor trace un portrait

éloquent de la folie que démontrent certaines des réponses suggérées :

Lorsque je tombe sur un homme en train de violer une femme, je ne peux pas aimer les deux personnes de la même façon . . . L'amour est intrinsèquement moral par son caractère et exige une force morale qui soit capable autant de s'opposer que de protéger. Je ne peux aller à la fois vers la femme terrorisée qui se débat et vers son assaillant qui la domine, en leur disant : « Je vous aime tous les deux également, et Dieu aussi. Il ne veut pas que vous fassiez du mal à cette femme, mais ne croyez pas qu'il soit en colère contre vous en ce moment. Étant donné que Dieu est amour, il ne se met pas en colère. Un tel amour n'est-il pas merveilleux ? » La femme ne manquerait pas de qualifier ce genre d'amour de malsain et dénué de valeur, voire de lâche et de

malfaisant. Elle saurait que l'amour doit comporter un engagement passionné envers le bien qui doit triompher du mal. L'amour doit être prêt à faire valoir la justice et à désarmer ; à récompenser et à punir. Afin de pouvoir agir avec amour dans la présente situation, je dois haïr ce que l'assaillant est en train de faire et le pousser de côté, crier à tue-tête pour obtenir de l'aide, attraper la femme par la main et courir aussi vite que nos jambes nous le permettent.<sup>3</sup>

Par conséquent, pardonner ne signifie pas excuser une mauvaise action. Si celle-ci peut se justifier, elle doit être comprise et non pardonnée. Le pardon concerne l'inexcusable. Le pardon ne consiste pas non plus à ignorer le péché ou à le nier, à fermer les yeux sur les méfaits de quelqu'un, ou à prétendre qu'il ne s'est rien passé. De telles réponses ne font qu'excuser le péché au lieu

de l'éradiquer par la douloureuse chirurgie du pardon. En le cachant, nous permettons au mal de rester hors d'atteinte, mettant ainsi les autres en péril.

---

***Le pardon ne consiste pas à ignorer ou à nier le péché, à fermer les yeux sur les méfaits de quelqu'un, ou à prétendre qu'il ne s'est rien passé.***

---

Le pardon ne consiste pas non plus à banaliser le péché, en essayant de le placer sous le meilleur éclairage possible. C.S. Lewis a dit fort justement :

Le vrai pardon exige que l'on regarde carrément le péché en face, ce péché pour lequel aucune excuse n'a encore été faite après que l'on en est venu à tout considérer, et qu'on le voie dans toute son

horreur, sa souillure, sa méchanceté et sa malice.<sup>4</sup>

Le Seigneur n'a pas dit d'enfouir le péché, en présumant naïvement que « le temps guérit toutes les blessures ». Les blessures non soignées ne guérissent pas automatiquement. Comme l'a dit Mark McMinn : « Le temps guérit les blessures qui ont été nettoyées. Les blessures non nettoyées suppurent et s'infectent. »<sup>5</sup>

Le même phénomène se produit tant dans notre être intérieur que dans nos relations lorsque nous nous efforçons de rayer de notre mémoire le mal qu'on nous a fait. Ces offenses que l'on nie ont le tour de continuer d'injecter du poison dans notre système qui s'en trouve déjà affecté.

Remarquez que notre Sauveur n'a pas dit qu'il fallait simplement oublier le péché, comme le suggère le cliché naïf « pardonne et oublie ». Une telle idée s'acquiert en citant le concept biblique voulant que

Dieu « oublie » nos péchés. Il est vrai que ce langage se retrouve, par exemple, dans Hébreux 10.17 :

*Et je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités.*

Toutefois, nous ne devons pas mal interpréter cette phrase pour en déduire que nos péchés sont effacés de la mémoire de Dieu de quelque façon que ce soit. S'il en était ainsi, il pourrait difficilement être le Dieu Omniscient ! Il ne connaîtrait à peu près rien de l'histoire humaine. Dès lors, comment aurait-il pu inspirer la Bible, qui rapporte de façon graphique les échecs des saints, même des plus grands saints ? Il n'a pas oublié leurs péchés ; il en a fait le récit afin que toutes les futures générations puissent les connaître et en tirer des leçons.

Ainsi, lorsque Dieu dit qu'il ne se souviendra plus de nos péchés, il veut dire qu'il ne nous les imputera pas et qu'il ne nous traitera pas selon nos

péchés. De plus, notre mémoire ne fonctionne pas comme un ordinateur muni de la pratique touche « suppression ». Nous nous rappelons bel et bien les torts que les autres nous ont faits. Le point principal n'est pas que j'oublie, mais ma façon de réagir quand je me rappelle le mal que la personne m'a fait. Gregory Jones le dit bien justement :

C'est commettre une grosse erreur de dire « pardonne et oublie ». Le jugement de la grâce nous permet, au contraire, par la puissance du Saint-Esprit, de bien nous rappeler. Quand Dieu promet qu'il « efface [les] transgressions [d'Israël], et [qu'il] ne se souviendra plus de [ses] péchés [ceux d'Israël] » (Ésaïe 43.25), Dieu ne se contente pas d'oublier le passé, mais en l'oubliant délibérément, il atteste plutôt de sa bienveillante fidélité.<sup>6</sup>

Il peut arriver que nous ne nous rappelions vraiment pas

un tort qu'une personne nous a fait. D'une part, cela peut vouloir dire que l'incident était relativement mineur et donc trop peu important pour en arriver à requérir un pardon. D'autre part, l'esprit humain peut quelquefois gérer une profonde souffrance en l'enfouissant dans quelque recoin obscur de l'inconscient.

À propos de tels « oublis », Lewis Smedes a écrit sagement :

Les souffrances que nous n'osons pas nous rappeler sont les plus dangereuses de toutes. Nous craignons d'affronter certaines choses horribles qui nous ont un jour blessés, et nous les enfouissons dans quelque trou noir de notre inconscient où, croyons-nous, elles ne peuvent plus nous meurtrir. Mais elles ne font que remonter à la surface d'une façon déguisée, tel un démon portant un visage d'ange. Elles se tiennent tranquilles pendant un certain temps,

pour mieux nous attaquer en douce plus tard.<sup>7</sup>

Dans de tels cas, la seule façon de pouvoir pardonner, c'est de se rappeler. Il est important de ne pas faire de lien simpliste entre le pardon et l'oubli. Le vrai pardon requiert de plonger les regards dans ce qui nous est vraiment arrivé.

Voici peut-être le moment venu, tandis que nous parlons de la nécessité de définir l'offense, de souligner brièvement deux choses que l'on dit habituellement du pardon : premièrement, qu'il nous faut peut-être pardonner à Dieu ; deuxièmement, qu'il nous faut peut-être nous pardonner.

Loin de moi l'idée d'ergoter sur des expressions, mais il est extrêmement important que nous ayons une compréhension claire de ce premier point. Le pardon suppose toujours qu'il y a péché. Étant donné que Dieu ne pèche jamais, il est totalement faux de dire qu'on doit lui pardonner ; il n'a pas

péché, il ne peut pas pécher et il ne péchera jamais contre nous. J'ai rencontré beaucoup de gens qui reprochent à Dieu ce qui leur est arrivé, mais le blâme est mal placé. Derrière cette façon de penser, il y a le sentiment que, pour une raison ou une autre, nous sommes en droit de recevoir de Dieu tout ce que nous voulons. Il se pourrait que nous devions en arriver à accepter ce que le Dieu souverain a permis de se produire dans notre vie. Il se pourrait même que nous ressentions le besoin de décharger notre colère contre Dieu ou notre déception concernant la façon dont il agit.

Les Psaumes, le livre de Job et les écrits de Jérémie illustrent abondamment de telles explosions de colère. Mais dans presque chaque cas l'auteur finit par reconnaître que sa colère était mal placée. Le vocabulaire du pardon ne s'applique donc pas. La foi ne signifie pas que nous comprenions forcément toutes

les voies ou tous les desseins de Dieu, mais elle signifie que nous devons faire confiance à sa bonté et nous soumettre à ses desseins.

Quant au concept de « se pardonner », il diffère quelque peu. Logiquement, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui suis l'offenseur, l'auteur du mal, et non la victime de mes actions. À l'évidence, je n'ai pas le droit moral de « me pardonner » pour ce que j'ai fait. D'un autre côté, mes actions m'ont porté préjudice, car le péché a toujours un effet boomerang. Le préjudice peut être grave, et il est possible que j'en éprouve un mélange de culpabilité, de honte, de déception et de colère contre moi-même. Lorsque les gens parlent de « se pardonner », ils parlent presque toujours de se sentir allégés de ce genre d'accablement. Permettez-moi de faire quelques remarques à ce sujet.

Premièrement, un tel langage contient souvent la supposition sous-jacente que je

suis, on ne sait trop pourquoi, meilleur que les autres et que je devrais donc être au-dessus de tels comportements. On peut y voir un élément significatif d'orgueil. (« Je peux voir pourquoi les autres feraient cela, mais non pourquoi moi je le ferais. »)

Deuxièmement, ce langage comporte le danger d'intérioriser le pardon, de telle sorte que je me concentre sur ce que je ressens plutôt que sur ce que j'ai fait. Mon but devrait viser une repentance profonde et une transformation de caractère, plutôt que le soulagement émotionnel.

Troisièmement, et bien plus important, ce que je dois développer, c'est une solide confiance dans le pardon de Dieu et un accueil reconnaissant du pardon que m'accorde l'autre personne. Je n'ai pas tant besoin d'oublier ce que j'ai fait que de faire face à ce que j'ai fait, en érigeant autour de moi un mur de protection contre une possible

récidive et en doutant constamment de moi.

Je rends grâce à Dieu de ce que la vraie repentance et le pardon de Dieu procurent vraiment le rétablissement de la joie ! Quand David, dans le Psaume 32.1, écrit : « Heureux celui à qui la transgression est remise », sa joie ne découle pas du fait qu'il s'est pardonné à lui-même, mais de ce que Dieu lui a pardonné.

**Faire face au péché courageusement.** La deuxième suggestion contenue dans les paroles du Seigneur, c'est que nous devons faire face au péché courageusement. Quand le Seigneur commande : « Si ton frère a péché, reprends-le » (Luc 17.3), il dit clairement que nous devons demander aux autres de rendre compte de leur conduite. Cela requiert, de toute évidence, que nous avons déterminé avec soin et dans la prière que la conduite de l'autre personne est vraiment coupable. Dans pareil cas, nous n'avons pas à fermer les yeux

sur sa conduite ou à simplement la supporter. La parole du Seigneur nous appelle « à parler sérieusement, à avertir, à mettre au pied du mur ».

Je ne crois pas qu'on saurait trop exagérer l'importance de cette étape. Cela veut dire que je dois parler à la personne face à face et non d'elle aux autres. Nous ne devons pas critiquer ni nourrir de la rancune, mais au lieu de cela, nous devons confronter honnêtement l'offenseur à sa mauvaise conduite. Cette façon de faire présente une caractéristique très importante du pardon biblique. Il ne s'agit pas seulement d'un processus intérieur que j'entame pour mon propre bien-être, mais il s'agit également d'un processus interpersonnel que j'entreprends pour le bien plus vaste de la personne et de la communauté à laquelle nous avons part. Pardonnez sans aller au fond des choses court-circuite le processus.



Le but d'une telle confrontation n'est pas d'exprimer sa colère ni de dire ce qu'on a sur le cœur, mais de susciter la repentance, la restauration, et la réconciliation. Une telle confrontation est également bénéfique pour les autres, qui risquent un jour d'être des victimes à leur tour si ce comportement n'est pas dénoncé pour ce qu'il est.

En nous recommandant fortement d'adopter cette conduite, Jésus répète les instructions de l'Ancien Testament, comme celles que présente Lévitique 19.17, 18 :

*Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur ; tu auras soin de reprendre ton prochain, mais tu ne te chargeras pas d'un péché à cause de lui. Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel.*

La majorité d'entre nous verront dans les paroles du

Seigneur un défi presque impossible à relever. Lorsqu'on nous a maltraités, la dernière chose que nous voulons faire, c'est de confronter le coupable. C'est bien plus facile de se plaindre de lui à d'autres personnes ou de supporter en silence le mal qu'il nous a fait, tandis que nous fuyons ou que nous nous replions sur nous-mêmes, ou encore que nous nous efforçons de faire bonne figure, en dépit de ce que nous ressentons intérieurement. Nous avons une peur instinctive du côté désagréable de la confrontation, étant parfaitement conscients que le fait d'aller vers l'autre personne peut ressembler à une marche à travers un champ de mines. Mais le Seigneur ne nous laisse guère le choix. Il nous invite à nous lancer dans une entreprise hasardeuse, celle qui consiste à confronter la personne à son péché.

Force nous est d'admettre en toute honnêteté que certaines personnes sautent

avec enthousiasme sur un tel commandement. L'idée de reprendre les autres au sujet de leurs péchés et de leurs défauts semble les réjouir. Si nous trouvons du plaisir à l'idée de reprocher aux gens leurs péchés, nous devons nous rappeler que le Seigneur Jésus condamne un esprit enclin à juger et à critiquer. Mais ne vous y trompez pas : le vrai pardon exige qu'on amène la personne à faire face à son péché. Faire moins que cela, c'est abaisser et court-circuiter le processus.

**Traiter le problème du péché de la bonne façon.** Bien que, ici dans Luc 17, le Seigneur ne s'étende pas sur le processus à suivre en matière de réprimande, à la lumière de ce qu'il enseigne ailleurs, nous devons comprendre un troisième aspect fondamental : nous devons traiter le problème du péché de la bonne façon. Dans un passage étroitement lié au sujet dans Matthieu 18.15, Jésus

donne plus de détails :

*Si ton frère a péché, va et reprends-le entre toi et lui seul. S'il t'écoute, tu as gagné un frère.*

---

***C'est devenu tout à fait courant d'insister sur les bienfaits thérapeutiques du pardon.***

---

C'est devenu tout à fait courant d'insister sur les bienfaits thérapeutiques du pardon. Lewis Smedes a parlé de « notre besoin de pardonner pour nous-mêmes. Tout être humain a le droit d'être libéré de la haine, et lorsque nous pardonnons aux gens qui nous ont blessés profondément, nous ne faisons que réclamer l'héritage qui nous revient de droit. »<sup>8</sup> Un autre écrivain va même plus loin : « Engagez-vous à faire pour vous-même ce que vous avez à faire pour vous

sentir mieux. Le pardon est pour vous seul et pour personne d'autre. »<sup>9</sup>

Je ne veux pas nier les bienfaits thérapeutiques dont nous bénéficions lorsque nous pardonnons à quelqu'un d'autre, ni nier le fait évident que, si l'autre personne rejette mon pardon, je suis le seul à tirer avantage du processus. Mais on ne doit pas décentraliser le pardon, pas plus qu'on ne doit le réduire à un simple processus intérieur et personnel. Ce n'est pas seulement de moi qu'il s'agit. Le Seigneur Jésus ne nous a pas pardonné nos péchés pour son bien, mais pour le nôtre ! Et, tandis que je marche dans l'exemple de son amour, je dois me rappeler que le pardon n'est pas « pour moi seul et pour personne d'autre. » Bien qu'il me soit bénéfique de bien des manières, il ne s'applique pas seulement à moi et à ma guérison. Mon espoir consiste à gagner mon frère, celui-là même qui m'a fait du mal, et à

restaurer sa santé spirituelle également. Le pardon a une portée plus large : il vise à protéger les autres et à promouvoir le bien-être de la communauté.

Avant d'aller plus loin, nous devons retourner au verbe que le Seigneur a utilisé, et qui a été traduit par « reprends ». Le lexique classique grec le définit comme suit : « exprimer une forte désapprobation à l'égard de quelqu'un, réprimander, reprocher, désapprouver ; aussi : parler sérieusement, avertir dans le but d'empêcher une action ou d'y mettre un terme. »<sup>10</sup> C'est un mot qui est fort, mais il nous rappelle qu'il y a des moments tout indiqués pour infliger de la peine. Ce concept va à l'encontre de ce que beaucoup de gens pensent. Un écrivain a suggéré : « Le pardon total, c'est ne pas vouloir que ceux qui nous ont offensés se sentent coupables ou se sentent mal dans leur peau en raison de ce qu'ils ont fait, et c'est leur montrer qu'il y a une raison

pour laquelle Dieu a permis que cela se produise. »<sup>11</sup> Il donne aussi à entendre que, étant donné que beaucoup de gens qui nous ont blessés refusent de croire qu'ils ont fait quoi que ce soit de mal (une remarque que je crois être absolument vraie), nous devrions en règle générale leur pardonner dans notre cœur et ne rien leur dire.

Je crois que cette suggestion est d'ordre sentimental et non scripturaire. Il est manifestement mal de « faire front » à une personne dans le but de la blesser. C'est de la vengeance et non de la confrontation constructive. Toutefois, le Seigneur m'ordonne de lui faire face.

Par ailleurs, donner comme raison que « Dieu peut avoir permis que cela se produise » me semble comporter un certain danger. Bien qu'il puisse nous arriver à l'occasion d'être en mesure de discerner cela (comme Joseph l'a fait dans Genèse 50.20), un tel langage

est tout à fait hors de propos tant que la personne ne s'est pas repentie (comme les frères de Joseph l'avaient fait dans le passage de Genèse).

Plusieurs passages nous disent ce que nous devons faire pour aller vers un frère qui a péché et, mieux encore, comment le faire : « en professant la vérité dans l'amour » (Éphésiens 4.15).

- ***Nous devrions le faire en privé et non en public.*** « Si ton frère a péché, va et reprends-le entre toi et lui seul » (Matthieu 18.15).
- ***Nous devrions le faire humblement et de manière contrite, et non de manière arrogante et suffisante.*** « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter une paille de ton œil, toi qui as une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement

la poutre de ton œil, et alors tu verras comment ôter la paille de l'œil de ton frère » (Matthieu 7.3-5).

• ***Nous devrions le faire de manière spirituelle, et non de manière charnelle.***

« Frères, si un homme vient à être surpris en faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur. Prends garde à toi-même, de peur que tu ne sois aussi tenté » (Galates 6.1).

• ***Nous devrions le faire à contrecœur, et non avec une joie maligne.***

• ***Nous devrions le faire dans le but de rétablir et non de punir.***

## **LE VRAI PARDON EXIGE DE L'OFFENSEUR QU'IL RECONNAISSE SON PÉCHÉ ET S'EN REPENTE**

Les paroles suivantes du Seigneur dans Luc 17.3 me disent non seulement comment réagir si on a péché contre moi,

mais également comment je dois agir si c'est moi qui ai offensé une autre personne. Les paroles toutes simples : « et, s'il se repent . . . » ont une signification très profonde.

La façon dont je réponds à la personne qui se soucie suffisamment de moi pour oser me confronter à mon péché définit mon caractère. En fait, le livre des Proverbes établit clairement que ma réponse à un reproche approprié est un bon indicateur de ma sagesse. Un des versets les mieux connus dans les Proverbes (9.10) sert d'introduction à Salomon pour décrire comment répondre à une réprimande :

*Celui qui reprend le moqueur s'attire le dédain, et celui qui corrige le méchant reçoit un outrage. Ne reprends pas le moqueur, de crainte qu'il ne te haïsse ; reprends le sage, et il t'aimera. Donne au sage, et il deviendra plus sage ; instruis le juste, et il augmentera son savoir. Le commencement de la sagesse, c'est la crainte*

*de l'Éternel ; et la science des saints, c'est l'intelligence (9.7-10).*

Une repentance sincère va beaucoup plus loin que présenter de simples excuses ou exprimer des regrets. Le vocabulaire biblique décrit un changement de pensée qui crée un changement de direction. La repentance suppose plus qu'un sentiment de culpabilité ou de regret, et produit plus que des excuses.

---

***La repentance suppose plus qu'un sentiment de culpabilité ou de regret, et produit plus que des excuses.***

---

Supposons que vous me rendiez visite et que vous renversiez par mégarde quelque chose sur mon nouveau tapis. Il est évident que vous devriez me présenter des excuses. Par

contre, vous ne seriez pas obligé de vous repentir. Supposons encore que vous réalisiez la nécessité de mettre un terme à une relation amoureuse. Vous blesserez presque à coup sûr l'autre personne, ce qui peut entraîner des sentiments de regret. Et vous pourriez avoir besoin de présenter des excuses pour la manière peu élégante dont vous avez mis fin à la relation. Toutefois, la rupture elle-même ne nécessite pas de repentance (bien qu'une mauvaise conduite au sein de la relation le pourrait !). Comme je l'ai fait remarquer précédemment (p. 9-11), si quelqu'un m'a blessé, cela ne veut pas forcément dire que la personne doit se repentir. La repentance est la manière dont nous abordons le problème du péché. Elle est plus profonde que le regret, parce qu'elle suppose la résolution de changer. Toutefois, même si elle ne produit pas instantanément un changement radical, la repentance peut-être

authentique. Après tout, Luc 17.4 donne à entendre qu'une personne peut se repentir sept fois par jour ! Veuillez également remarquer que la repentance décrite dans ce passage n'est pas simplement ressentie, mais elle est exprimée (qu'il « revienne à toi, disant : Je me repens . . . »).

Il est important de reconnaître que, sans repentance, le processus est interrompu. Le Seigneur Jésus a dit : « s'il se repent, pardonne-lui ». Le vrai pardon s'empresse d'aller à la rencontre de la repentance. Le processus idéal est le suivant : Quelqu'un a péché contre moi ; je vais trouver celui qui m'a offensé ; il m'exprime sa repentance sincère ; je lui exprime mon pardon. C'est ainsi que cela devrait marcher.

La réalité, toutefois, c'est que le péché contamine tout, si bien que trop souvent il n'y a pas de repentance. Parfois l'offenseur n'admettra pas son péché, peu importe combien les

faits crèvent les yeux. (« Je n'ai rien fait de mal. ») Parfois, il n'a aucun regret d'avoir péché. Il peut même se féliciter du mal qu'il a fait. (« Il fallait t'y attendre ! ») À d'autres occasions, la personne ne peut pas se repentir, parce qu'elle est morte ou qu'elle est trop malade pour réagir. Que faire alors ? Pardonnons-nous quand même, quoique l'offense soit toujours là, présente comme un énorme éléphant au milieu de la relation. Nous devons laisser tomber l'offense, même si l'autre personne ne le fait pas. Romains 12.19 dit : « Ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère ; car il est écrit : à moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur. » Cette manière d'agir nous amène à dépasser Luc 17.3, 4. Dans ce contexte, Jésus ne nous dit pas d'accorder notre pardon à un offenseur impénitent. En fait, si nous devons accorder notre pardon instantanément à cette personne impénitente, nous

pourrions bien endurcir sa conscience et accélérer une récurrence de sa part.

## **LE VRAI PARDON SE DONNE GRACIEUSEMENT ET GÉNÉREUSEMENT**

Le Seigneur Jésus ne s'écarte pas de son sujet pour discuter le cas d'un pécheur impénitent. Son commandement est clair : S'il se repent, tu lui pardonneras. Pardonner, c'est passer l'éponge, faire grâce d'une dette. Le verbe *pardonner*, que Jésus emploie, a plusieurs sens. Il signifie « affranchir, libérer » et dans certains contextes « effacer, dégager ». Une personne à qui on pardonne est libérée de sa conduite passée et possède maintenant un casier complètement vierge.

Le Seigneur a souligné la nature extraordinaire du pardon par les paroles de clarification qu'il a utilisées dans Luc 17.4 : « Et s'il a péché contre toi sept fois dans un jour, et que sept

fois il revienne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras. » Nous risquons de buter sur ces paroles si nous nous attardons à essayer de comprendre comment une personne peut sincèrement se repentir —et pas seulement s'excuser— sept fois par jour.

Il est évident que le Seigneur n'encourageait pas l'usage de paroles de regret prononcées à la légère, mais il disait que ses disciples se doivent d'imiter la grâce infinie de Dieu, qui nous poursuit jusque dans notre résolution bien arrêtée et obstinée de pécher. Le pardon ne se mérite pas, mais il se donne gracieusement et généreusement.

Remarquez que seule la partie lésée peut pardonner. À maintes reprises, j'ai eu affaire à des gens qui m'ont confessé des torts qu'ils ont causés directement à une autre personne ou à une organisation, pour me demander ensuite de leur accorder mon pardon. Mais si



je n'ai pas été la personne offensée, comment puis-je pardonner ? Je peux leur affirmer que s'ils ont résolu le problème de façon biblique Dieu leur a pardonné. Si, de quelque façon que ce soit, leurs actions jettent une ombre sur moi, je peux leur pardonner pour cela. Mais dans la majorité des cas, il ne revient pas à moi de pardonner leur péché, et je dois donc les diriger vers les personnes qui sont les victimes de leur conduite. Le pardon doit venir de ceux qui ont subi les torts, et nous devons veiller à ne pas court-circuiter le processus voulu par Dieu uniquement par souci de soulager la souffrance de la personne qui est venue nous trouver.

Jésus exige de nous que nous pardonnions aux personnes repentantes. Pardonner, c'est gagner notre frère, c'est l'arracher à l'esclavage du péché. Cela veut dire renoncer au désir de prendre sa revanche ou au

« droit » de le faire payer la monnaie de sa pièce. Pardonner, c'est dire : « Tu es libre. Ta dette est payée. C'est moi qui la paie et non toi. »

Pardonner ne signifie pas oublier de se rappeler, mais se rappeler d'oublier. Cela peut sembler être un paradoxe, mais ce n'en est pas un. Nous nous rappelons fort bien ce qui s'est passé, probablement chaque fois que nous voyons la personne qui nous a blessée.

Lorsque je déclare : « Je vous pardonne », je ne choisis pas délibérément de devenir amnésique, mais je m'engage tout simplement à ne pas vous traiter selon le mal que vous m'avez fait, même si je me le rappelle fort bien. La douleur peut s'atténuer avec le temps, mais il est peu probable qu'elle puisse s'effacer complètement de ma mémoire.

Desmond Tutu, qui a fait passer la nation sud-africaine par un processus national de pardon et de réconciliation a dit très justement :

Pardonne et se réconcilier ne signifie aucunement faire semblant que les choses sont autrement que ce qu'elles sont dans la réalité. Ce n'est pas se donner de gentilles tapes dans le dos et fermer les yeux sur le mal qui a été fait.<sup>12</sup>

Le pardon regarde le péché dans les yeux, mais en disant néanmoins : « Je vous pardonne ».

Cependant, nous devons reconnaître aussi que le pardon ne ramène pas forcément le statu quo. Pardon n'est pas synonyme de réconciliation. Le pardon innocent le coupable, mais ne rebâtit pas forcément une confiance instantanée. Le pardon se donne, mais la réconciliation se gagne. Le pardon annule toutes les dettes mais n'élimine pas toutes les conséquences. Il est très important de comprendre cela. Par exemple, une femme qui a été maltraitée par son mari peut très bien lui pardonner, mais elle agira imprudemment en lui

permettant de revenir à la maison, à moins qu'il n'y ait des preuves manifestes, avec le temps, d'un changement profond.

---

***Le pardon se donne,  
mais la réconciliation  
se gagne. Le  
pardon annule toutes  
les dettes mais  
n'élimine pas toutes  
les conséquences.***

---

Un mari peut sincèrement pardonner à sa femme d'avoir commis l'adultère, mais cela ne veut pas dire que le mariage pourra être restauré. La réconciliation et le pardon ont des liens communs, mais sont pourtant très différents l'un de l'autre.

En bref, le pardon implique à la fois un choix et un processus. Le vrai pardon ne peut pas être réduit à une

simple formule, ce qui n'empêche pas qu'il peut s'avérer utile d'en considérer quatre étapes.

**Voir les choses comme elles sont.** Comme nous l'avons déjà dit, le vrai pardon exige que l'on identifie clairement ce qui s'est passé. Voici quatre questions diagnostiques :

- Quelle était la gravité de l'offense ? Toutes les offenses ne sont pas égales. Certaines choses requièrent la patience plus que le pardon. Si je fais de chaque offense une question relevant de Luc 17, je briserai mes relations par ma véhémence et mon égocentrisme.
- La blessure est-elle toujours à vif ? Il se pourrait que je « gratte la croûte » pour garder la blessure ouverte.
- La personne en cause est-elle très proche ?
- Quelle importance la relation revêt-elle pour moi ?

**Ressentir les émotions.** Le « pardon expéditif » présente des risques, s'il se traduit uniquement par une déclaration verbale hâtive qui m'empêche d'aller au fond des choses. Si nous essayons de comprendre les torts que nous avons subis, lorsque nous passons par une période de torpeur émotionnelle ou même de déni, nous ne sommes pas en état d'affirmer que l'œuvre du pardon est accomplie. Paradoxalement, notre désir d'en finir au plus vite peut en fait prolonger le processus. L'autre extrême, c'est de céder à la tentation de « ralentir le pardon » en prétextant constamment que « je ne me sens pas encore prêt », ce qui pourrait être un moyen déguisé de punir l'offenseur, en le reléguant dans un purgatoire émotionnel. Entre ces deux extrêmes, il y a un moment opportun pour pleurer la perte de ce qui aurait pu être. Ce sera un chagrin mêlé de colère sur le mal qu'on nous a fait. Mais

cette colère, aussi légitime soit-elle, doit être gérée de près en raison du commandement sans équivoque : « Si vous vous mettez en colère, ne péchez point ; que le soleil ne se couche pas sur votre colère » (Éphésiens 4.26).

### **Pardoner en prenant une décision et en faisant une déclaration.**

Le pardon est avant tout un acte procédant de la volonté, et non une démonstration émotionnelle. Pour le disciple de Christ, il s'agit de choisir d'obéir à Dieu et de laisser aller les choses. C'est un choix intérieur qui produit une déclaration et une promesse prononcée distinctement : « Je vous pardonne ». Lorsque je prononce ces paroles, je déclare que le désaccord entre nous est mort et enterré. Autrement dit, je déclare que je ne vais plus le ressasser, le réexaminer ou le ramener à la surface. Lorsque le souvenir m'en reviendra, je le remettrai au Seigneur et au pied de la croix, et non à l'offenseur.

On raconte qu'un homme qui se plaignait un jour auprès de son conseiller : « Chaque fois que nous nous querellons, ma femme devient historique. » Vous voulez sans doute dire « hystérique » ? « Non, je veux vraiment dire historique, car elle ressort du passé tout ce que j'ai fait de mal. »

---

*Lorsque je dis :  
« Je vous pardonne »,  
je déclare que le  
désaccord entre nous  
est mort et enterré.  
Autrement dit, je  
déclare que je ne vais  
plus le ressasser, le  
réexaminer ou le  
ramener à la surface.*

---

Non. Déclarer « Je vous pardonne », c'est dire que je ferme la porte sur la mauvaise conduite. Certaines des

expériences les plus déplorables que j'aie vécues comme conseiller se sont produites lorsque des personnes m'ont déclaré avec une apparente sincérité : « Je vous pardonne », pour ensuite choisir de faire demi-tour et de rouvrir le dossier. L'atteinte portée à la confiance dans de tels cas a rendu presque impossibles toute tentative de réconciliation ultérieure.

Quand j'avais 15 ans, un dimanche j'ai persuadé mon père de me passer le volant de sa voiture pour rentrer de l'église à la maison. Malheureusement, j'ai perdu la maîtrise au coin d'une rue et j'ai heurté un réverbère, causant des centaines de dollars de dommages à la voiture. J'avais à la fois honte et peur. Tandis que de la vapeur sortait du radiateur en sifflant, avant même que nous soyons sortis de la voiture, mon père s'est tourné vers moi et m'a dit : « Je te pardonne, Gary ». Jamais plus, à aucun

moment de ma vie, mon père n'a-t-il mentionné l'incident, même s'il lui avait coûté beaucoup d'argent. (Je le lui ai rappelé bien des années plus tard, pour le remercier.) Et il m'a volontiers prêté sa voiture lorsque j'ai eu mon permis.

Ce petit accrochage était un pur accident et non la conséquence d'un comportement fautif de ma part. Ainsi donc, techniquement parlant, mon père n'avait pas à me pardonner. Mais ses paroles m'ont fait savoir qu'il ne m'en voulait pas pour mon erreur. Comme c'est merveilleux d'être pardonné, et de ne pas toujours se faire taper dessus pour des échecs passés !

**Il faut se rafraîchir la mémoire.** Le pardon a beau être une décision, mais il n'empêche que ce n'est pas une décision unique. Je me rappelle encore le jour où j'ai pardonné à une personne de m'avoir blessé profondément et combien je me suis débattu avec mes sentiments les jours et

les semaines qui ont suivi. J'avais dit : « Je vous pardonne », et j'étais sincère. Mais j'étais obligé de me répéter sans cesse que je devais respecter mon engagement. Le péché commis contre moi ne s'était certes pas effacé de ma mémoire ; en fait j'étais porté à y penser encore et encore. J'ai donc dû livrer une lutte intérieure, et c'est en apportant constamment le problème devant le Seigneur et en comptant sur son aide que j'ai pu me garder de le ressortir de nouveau. Sinon, comme quelqu'un l'a si bien dit, cela devient « un pardon forcé », une déclaration sans substance, lorsque nous continuons à nourrir de la rancune.

C.S. Lewis a sagement observé : « Pardonner pour le moment est chose facile, mais pardonner encore et toujours la même offense chaque fois qu'elle nous revient en mémoire, c'est là que se situe le vrai combat. »<sup>13</sup>

Clarissa Pinkola Estes a dit avec justesse : « Le pardon est

constitué de plusieurs couches, de plusieurs saisons. La partie importante du pardon, c'est de commencer et de continuer. Son aboutissement est l'affaire de toute une vie. »<sup>14</sup>

L'histoire de l'infirmière Clara Barton, à la fois héroïne de la guerre de Sécession et première présidente de la Croix-Rouge américaine, m'a beaucoup encouragé.

Après avoir évoqué un geste cruel qu'avait posé contre Clara une tierce personne, une de ses amies lui a ensuite demandé : « Tu ne te rappelles pas ? » La réponse de Clara est classique : « Je me rappelle très bien l'avoir oublié. »

Comme l'a si bien dit Martin Luther King fils : « Le pardon n'est pas un acte épisodique. C'est une attitude permanente. » C'est la raison pour laquelle il convient d'accompagner toute déclaration de pardon d'un engagement à poser des gestes d'amour à l'égard de la personne à qui l'on a pardonné, et ce, malgré les sentiments peu

affectueux que l'on éprouve pour elle.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la famille de Corrie Ten Boom s'était fait surprendre à cacher des Juifs. Corrie et sa sœur ont été déportées à Ravensbruck, un des camps de la mort nazis, où Corrie a été témoin de la mort de sa sœur et de beaucoup d'autres. En 1947, elle est retournée en Allemagne pour y prêcher l'Évangile.

Dans une de ses conférences, Corrie avait parlé du pardon de Dieu. Après la réunion, beaucoup de gens faisaient la queue pour pouvoir lui parler. Tout à coup, Corrie a vu dans la longue file un visage terriblement familier —celui d'un homme qui avait été l'un des gardes les plus cruels du camp de concentration. En le voyant, une foule de souvenirs douloureux sont remontés à sa mémoire. L'homme s'est avancé vers elle, la main tendue, et lui a dit : « C'était un très bon message, Madame. Qu'il est

bon de savoir que tous nos péchés se trouvent au fond de l'océan. » Corrie ne lui a pas serré la main, mais fouillait dans son sac. Son sang s'est glacé dans ses veines. Elle reconnaissait l'homme, mais il était évident que lui ne la reconnaissait pas, et avec raison. Après tout, elle n'avait été qu'une prisonnière anonyme parmi des milliers d'autres. Puis, il a repris : « Vous avez mentionné Ravensbruck. J'y ai été gardien, mais depuis lors, je suis devenu chrétien. Je sais que Dieu m'a pardonné les choses cruelles que j'ai faites là-bas, mais j'aimerais également l'entendre de votre bouche. » De nouveau, il a tendu la main : « Madame, voulez-vous me pardonner ? »

Comment le pouvait-elle, après tout ce qui s'était passé ? Elle ne parvenait pas à tendre la main, et pourtant elle savait que le Seigneur voulait qu'elle lui pardonne. Tout ce qu'elle arrivait à faire, c'était de

supplier intérieurement :  
« Jésus, aide-moi. Je peux bien tendre la main, mais toi tu devras faire le reste. » Avec raideur et de façon mécanique, elle a fini par tendre sa main pour prendre celle de l'homme. Elle agissait par obéissance et par la foi, mais non par amour. Toutefois, au moment même où elle s'est exécutée, elle a fait l'expérience de la grâce transformatrice de Dieu. Voici ce qu'elle a écrit :

« Je vous pardonne, frère ! », proclamais-je haut et fort.  
« De tout mon cœur ! »  
Pendant un long moment nous nous sommes serré la main, lui l'ex-gardien et moi l'ex-prisonnière. Je n'avais jamais connu l'amour de Dieu de façon si intense avant cette journée-là. Mais même alors, je réalisais que ce n'était pas mon amour. J'avais essayé d'aimer, et n'en avais pas eu la puissance. Cette fois, c'était la puissance du Saint-Esprit.<sup>15</sup>

**1** Simon Wiesenthal, *The Sunflower (Le tournesol)*, éd. rév. (New York Schocken 1997), p. 53, 54. **2** Simon Wiesenthal, *The Sunflower (Le tournesol)*, éd. rév., p. 198. **3** John Ensor, *Experiencing God's Forgiveness* (Colorado Springs : NavPress, 1997), p. 66. **4** C.S. Lewis, *The Business of Heaven* (San Diego, Californie : Harcourt, 1984), p. 62. **5** Mark R. McMinn, *Why Sin Matters* (Wheaton, Illinois : Tyndale, 2004), p. 161. **6** L. Gregory Jones, *Embodying Forgiveness* (Grand Rapids : Eerdmans, 1995), p. 147. **7** Lewis Smedes, *Forgive and Forget* (San Francisco : HarperCollins 1984). **8** Smedes, *Forgive and Forget*, p 12, 13. **9** Frederic Luskin, « Nine Steps to Forgiveness » de [www.learningtoforgive.com/nine\\_steps\\_to\\_forgiveness.htm](http://www.learningtoforgive.com/nine_steps_to_forgiveness.htm). **10** Walter Bauer and Frederick Danker, *The Greek-English Lexicon of the New Testament and Other Early Christian Literature*, 3e édition (version électronique). (Chicago University of Chicago Press, 2000, loc. cit. **11** R.T. Kendall, *Total Forgiveness* (Lake Mary, Floride : Charisma House, 2002), p. 54. **12** Desmond Tutu, *Il n'y a pas d'avenir sans pardon* (Paris : Albin Michel, 2000), **13** C.S. Lewis, *Lettres à Malcolm sur la prière* (Neufchâtel, Suisse, Delachaux et Niestlé, 1970), **14** Cité dans Lina Kroll, *Forgive and Live* (London : Mowry, 2000, p. 111. **15** Corrie ten Boom et Jamie Buckingham, *Sur la route du pardon* (Longueuil, Québec, Éditions Ministères multilingues, 2002).

Cette brochure est extraite du livre *Forgiveness*, de Gary Inrig, qui est publié par Discovery House Publishers. Membre de la famille des Ministères de RBC, Gary est diplômé de Dallas Theological Seminary et est pasteur à Trinity Evangelical Free Church à Redlands, en Californie.